Critique Sociale

numéro 15 – mars 2011

Actualité :
Une société rouillée, p. 1

Histoire et théorie :
5 mars 1871 – 5 mars 2011 : Rosa Luxemburg aujourd'hui, p. 3
Anniversaire et actualité, par Boris Souvarine, p. 4

Une société rouillée

Les structures sociales de domination sont autant de verrous sur la société. Le mouvement réel pour faire sauter ces verrous se manifeste ces derniers mois avec un début de succès dans plusieurs pays d'Afrique du nord. Dans bien d'autres lieux des mouvements existent également, mais ils ne sont malheureusement pas encore victorieux.

Sièges des partis au pouvoir en Grande-Bretagne[1] et en Egypte[2].

Il existe essentiellement trois niveaux dans les structures de domination et d'aliénation qui déterminent la société mondiale actuelle :
1) les rouages de la représentation des classes dirigeantes : gouvernements, grands patrons. Ce sont eux qui détiennent l'essentiel du pouvoir. De Sarkozy à Berlusconi, force est de constater que beaucoup sont rouillés...

[1] Le 10 novembre 2010 à Londres, manifestation étudiante contre l'augmentation des frais d'inscription.
[2] Les 28-29 janvier 2011 au Caire, révolte populaire pour la démission du dictateur Hosni Moubarak.

2) les rouages des formes d'organisation du capitalisme : il s'agit de la finance mondiale, qui comprend la spéculation – y compris sur la nourriture, avec ses conséquences tragiques aggravant la faim dans le monde –, etc.
3) enfin, la base même de la structure : les rouages de l'extraction de plus-value sous la forme de l'exploitation des travailleurs. C'est le niveau fondamental de l'organisation hiérarchique-capitaliste.

Evidemment les dictateurs, qu'ils chancèlent actuellement ou non, sont à renverser ; mais plus profondément, pour que la révolution gagne en Tunisie, en Egypte, en Libye et partout ailleurs, il s'agit non seulement de faire partir tous les éléments et tous le personnel de ces dictatures, mais il s'agit aussi de renverser le mode d'exploitation dont ils profitent, qui est fondamentalement le même partout dans le monde (parfois sous des formes diverses). La victoire sur toutes les dictatures ne peut résulter que d'un mouvement mondial, qui peut se construire de façon solidaire à partir des zones révolutionnaires actuelles.

La conquête des libertés et de la démocratie est bien sûr à poursuivre et à amplifier. Mais aussi importantes que soient les améliorations, les fondations restent pourries. Même avec de nouvelles « représentations », de prétendues « nouvelles solutions » ne pourraient être que provisoires : la société capitaliste est basée sur l'aliénation des êtres humains, et ne peut se stabiliser durablement.

Une période de changements mondiaux a-t-elle donc commencé ? Nous ne voyons pas encore les travailleurs s'affirmer comme une force sociale mondiale, prenant elle-même son sort en mains. En Europe, un bon début serait de faire comme cela a été fait en Tunisie : aller voir collectivement le patron dans son bureau et lui indiquer le chemin de la sortie, en lui précisant qu'il n'a plus le moindre droit sur les salariés, ces derniers s'organisant désormais eux-mêmes en autogestion. Evidemment, cela nécessite un rapport de forces global permettant de réaliser cette première étape – il s'agirait ensuite d'en finir avec le système du travail salarié, de la marchandise et du capital. Objectif certes ambitieux, mais nécessaire pour briser toutes les chaînes.

Signe parmi d'autres que cette société est bien rouillée, le pouvoir actuel en france ne pense plus qu'à une hypothétique réélection, et dans ce but use de démagogie et cherche à créer artificiellement des peurs – formule qui avait fonctionné pour Chirac en 2002. Naturellement, un personnel de rechange de la classe capitaliste existe, par exemple Dominique Strauss-Kahn. On voit bien à quel point les individus sont interchangeables : un Eric Woerth a bien rendu service à la minorité dominante, mais étant devenu trop voyant il a été discrètement congédié après une dernière attaque contre les travailleurs (en l'occurrence contre leurs retraites). Et le récent remaniement ministériel a remis aux premières places de vieux droitiers aussi discrédités que Juppé, resté dans les mémoires pour ses attaques anti-travailleurs de 1995 et accessoirement condamné pour avoir détourné des fonds publics vers son parti politique, ou Longuet, ancien militant d'extrême droite s'étant plus récemment fait remarquer pour des propos homophobes : on voit le niveau des individus auquel il est fait appel.
Tout cela n'aurait pas une importance fondamentale si ça ne traduisait pas en surface une réalité plus profonde, celle de ce système vieillissant incapable de sauvegarder même les apparences. Derrière la bouffonnerie des moeurs de cour royale, il y a la réalité de l'organisation hiérarchique de la société, la réalité d'une structure politique et sociale qui ne mérite qu'une chose : être renversée.

Laisser Sarkozy en place jusqu'en 2012 serait déjà une défaite, et un abandon de fait des peuples actuellement en révolution : pour qu'ils puissent aller plus loin, il faut aussi qu'ils soient rejoints. C'est partout que les travailleurs, les chômeurs et les jeunes peuvent s'unir pour agir par eux-mêmes contre les exploiteurs et les oppresseurs.
Dans ce contexte, il faut souligner le caractère nocif des « pré-candidatures » présidentielles actuelles. Ceux qui ne pensent qu'aux élections de 2012, et qui ne parlent que de ça, sacrifient la lutte des exploités ici et maintenant à un narcissisme égocentrique, et ils font diversion par rapport aux échéances réelles, qui sont immédiates.

Car il ne faut pas oublier qu'il y a aussi le risque du repli, du déferlement d'une vague réactionnaire. On en voit des prémices, en partie portées en Italie et en france par les gouvernements, aux Etats-Unis par le *Tea Party*[3], etc. Il n'y a rien d'inéluctable : tout cela peut être balayé par la lutte des travailleurs unis en tant que classe sociale, comme force indépendante et internationaliste, affirmant la créativité démocratique à la base, pour une révolution démocratique et sociale mondiale.
Aujourd'hui, comme hier et demain, et partout sur la planète : Vive la révolution !

* * *

5 mars 1871 – 5 mars 2011 : Rosa Luxemburg aujourd'hui

Le 5 mars 2011 marquera les 140 ans de la naissance de Rosa Luxemburg. Militante, journaliste et théoricienne socialiste et communiste, elle fut assassinée le 15 janvier 1919 pour sa participation à la révolution allemande, par les forces de répression contre-révolutionnaires.

Tout cela pourrait paraître lointain, mais en réalité les idées et les luttes de Rosa Luxemburg n'ont pas perdu leur actualité. De nos jours encore, des forces contre-révolutionnaires tentent d'empêcher par la violence la victoire des révolutions, en l'occurrence en Afrique du nord (Tunisie, Egypte et Libye).
De plus c'est le même mode de production destructeur et violent qu'elle avait analysé et dénoncé que nous subissons encore aujourd'hui. La crise du capitalisme en cours depuis 2007 est une nouvelle confirmation de la justesse de ses critiques.

L'actualité de la pensée et de l'action de Rosa Luxemburg en 2011, c'est la participation au mouvement réel pour l'auto-émancipation des travailleurs, c'est défendre en toutes circonstances la démocratie révolutionnaire, ce qu'elle appelait la « *démocratie socialiste* »[4]. C'est critiquer sans relâche tous les faux « socialismes » passés et présents, qu'ils se prétendent révolutionnaires ou qu'ils s'avouent réformistes. Comme l'a écrit Luxemburg, les réformistes se contentent en fait d'aménager le capitalisme, et en renonçant à briser les mécanismes d'exploitation et d'aliénation ils abandonnent en fait la lutte pour le socialisme et la démocratie[5]. Elle critiquait également les travers léninistes, dès 1904 : au contraire de ces dérives autoritaires, il fallait selon elle compter « *sur l'organisation et sur l'action directe et autonome de la masse.* »[6]

[3] Dont il faut hélas constater que, depuis le début de la crise actuelle, l'audience s'est nettement plus développée que celle des *Industrial Workers of the World* (www.iww.org) par exemple... (c'était une brève remarque à l'attention des optimistes systématiques).
[4] Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?, et autres textes politiques*, Editions Spartacus, 1997, p. 182.
[5] « *en renonçant aux efforts socialistes, on renonce tout autant au mouvement ouvrier qu'à la démocratie elle-même.* » (Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, op. cit., p. 83).
[6] Rosa Luxemburg, *Marxisme contre dictature*, Editions Spartacus, 1974, p. 20.

La faillite de toutes les variantes de capitalisme est aujourd'hui évidente : du capitalisme de « laissez-faire » défendu par les soi-disant « libéraux »[7], au capitalisme d'Etat mis en application par toutes les sortes de léninistes et de staliniens[8], en passant par le capitalisme keynésien[9].

Il n'y a ni fatalité, ni fin à l'histoire : « *Socialisme ou barbarie* »[10], comme elle l'écrivit en 1915 depuis la prison où on l'avait mise pour avoir dénoncé la guerre mondiale. L'action socialiste révolutionnaire est donc nécessaire, à commencer par la participation aux mobilisations sociales (lesquelles traduisent les intérêts antagonistes entre les classes sociales opposées – autrement dit les travailleurs et les capitalistes).

Poursuivre l'engagement de Rosa Luxemburg aujourd'hui, c'est contribuer à la lutte pour arriver à une communauté humaine mondiale, débarrassée des structures capitalistes, du travail salarié, des classes sociales, des frontières et des Etats.

* * *

Anniversaire et actualité

Cet article de Boris Souvarine a été publié en avril 1933 dans le numéro 8 de sa revue *La Critique sociale*, à l'occasion des 50 ans de la mort de Karl Marx[11].

Un spectre hante l'Europe, le spectre du marxisme. De la multitude innombrable des philistins s'élève une rumeur confuse où ne retentit clairement que le nom de Karl Marx, un mélange indistinct d'outrages qui sont autant d'hommages et d'hommages qui sont autant d'outrages. Après la conspiration du silence dont parle l'auteur du *Capital* dans sa deuxième préface, la machination du tumulte.

LA CRITIQUE SOCIALE

Revue des Idées et des Livres

11e ANNÉE — AVRIL 1933. — N° 8 *Directeur :* **Boris Souvarine**

ANNIVERSAIRE ET ACTUALITÉ

Sous le vocable de « marxisme », c'est à qui - du premier ministre au dernier sportulaire - honore ou vitupère n'importe quoi, excepté l'œuvre de Marx. On peut compter ceux qui, dans un sens ou dans l'autre, s'expriment en connaissance de cause. Pour ne prendre d'exemples qu'en France, et les plus marquants, un André Tardieu - plusieurs fois ministre ou Président du Conseil - imputait naguère à Marx la loi d'airain des salaires... de Lassalle, depuis longtemps réfutée par la théorie marxiste de la valeur ; plus récemment, un Joseph Caillaux - non moins de fois membre du gouvernement - avait le front d'avancer que Marx n'a pas vu ni prévu... les effets de la science sur l'économie. A en juger au

[7] Voir « L'absurdité du "libéralisme économique" », *Critique Sociale* n° 3, décembre 2008.
[8] Voir « Le léninisme et la révolution russe », *Critique Sociale* n° 1, octobre 2008.
[9] Voir « "Marx et Keynes", de Paul Mattick », *Critique Sociale* n° 8, novembre 2009.
[10] Rosa Luxemburg, *La Crise de la social-démocratie*, Editions Spartacus, 1994.
[11] Numérisation effectuée avec le Collectif Smolny (www.collectif-smolny.org). Sur Souvarine, voir : « Les vies de Boris Souvarine », *Critique Sociale* n° 2, novembre 2008, pp. 7 à 20.

calibre de ces bourdes solennelles, on est dispensé d'évaluer les divagations de personnages de moindre importance. Il ne se passe guère de jour où quelque pontife de la culture bourgeoise n'inscrive au passif d'un marxisme imaginaire les idées les plus contraires, les faits les plus étrangers au marxisme réel. Une anthologie de cette littérature aurait déjà les dimensions de la Grande Encyclopédie, - véritable monument d'inconscience et d'inculture dédié aux mérites du savant méconnu.

Même les marxistes repentis éprouvent le besoin d'oublier Marx pour mieux le contredire et le chargent arbitrairement d'erreurs de leur crû afin de pouvoir plus aisément le « dépasser ». Du côté de certaine sorte de disciples frénétiques, désavoués d'avance par Marx une fois pour toutes mais qui s'acharnent à le citer hors de propos comme les charlatans du Moyen Age invoquaient Aristote, c'est encore pis : la répulsion qu'ils inspirent est leur seule protection. En Russie (terme géographique insuffisant, mais beaucoup plus juste que l'expression politique d'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, composée d'autant de mensonges que de mots), le simili-marxisme formel et caricatural de cette école à la fois ridicule et malfaisante est érigé en religion d'Etat, dogmatique, inquisitoriale et féroce, antinomie achevée du marxisme authentique. Zélateurs obtus ici et détracteurs impuissants là rivalisent d'incompréhension tapageuse et de fanatisme agressif. Hors de leurs troupeaux ou de leurs bandes, les civilisés qui auraient vraiment quelque chose à dire pour avoir étudié avec scrupule et sérieusement réfléchi ont peine à se faire entendre, fût-ce d'un public très restreint. Signe des temps, à n'en plus douter, pour l'époque du déclin de la civilisation capitaliste.

L'anti-marxisme doctrinal, autrefois confiné au cercle étroit de spécialistes préposés à la défense des idéologies traditionnelles mais développé en permanence depuis la guerre mondiale, semble atteindre au paroxysme à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Marx. La bourgeoisie décadente attribue au marxisme, par l'organe de ses politiciens à court d'arguments et sa presse vénale, tous les maux de la société présente, toutes ses propres faillites. Il n'est que de lire l'éditorial du *Temps*, oraison funèbre intermittente, pour apprendre chaque semaine la fin périodique de ce marxisme mille et mille fois mort et enterré, mais de plus en plus pernicieux et envahissant. Par une de ces coïncidences que Marx appelle l'ironie de l'histoire, le parti de la guerre au marxisme triomphe en Allemagne sans risques ni périls à la veille du jour où de séniles épigones et leurs descendants abâtardis de droite et de gauche allaient célébrer comme un rite la mémoire disputée du maître de la pensée révolutionnaire contemporaine.

Avec la dernière guerre en date, les jours sont venus, annoncés par Kautsky dans son *Ethique* : « Nous allons vers une époque d'une durée imprévisible où nul socialiste ne pourra s'adonner en paix à ses travaux, où notre activité sera un combat sans trêve... » L'anniversaire de Marx est tombé en pleine débâcle du mouvement socialiste universel. Sous des aspects multiples se prépare ou se réalise la liquidation des formes diverses de marxisme dégénéré. Socialistes officiels et communistes plus officiels encore, identifiés dans une impuissance commune en matière de théorie comme de pratique révolutionnaires, répondent au delà de toute attente aux prévisions les plus pessimistes, qui s'avèrent les plus lucides.

L'heure est particulièrement défavorable pour honorer Marx de la seule manière honorable en l'occurrence, - à savoir en apportant une contribution critique à l'étude, à la révision et au développement de ses idées. (Car il ne sied pas d'élever des statues à un grand briseur d'idoles). Les sciences sociales dont le marxisme représente une synthèse supérieure exigent, autant que toute science, des moyens matériels d'investigation et certaines conditions spirituelles de travail. En règle générale, c'est précisément ce qui manque le plus aux marxistes de notre temps, chercheurs dépourvus des ressources indispensables à la recherche, lutteurs absorbés dans la lutte quotidienne de classe, travailleurs en outre exploités comme les autres et usés par les difficultés élémentaires de l'existence. A quoi s'ajoutent les complications spécifiques du moment, la multiplicité des nouveaux problèmes à résoudre, l'abondance pléthorique des informations contradictoires et trompeuses, une

extrême dispersion des forces, l'insolidarité des militants de la même cause enclins à se contrecarrer plutôt qu'à mettre en commun leurs efforts. La riche expérience accumulée d'un demi-siècle n'a pas livré son bilan, faute d'hommes assez qualifiés et outillés pour le dégager. On pourrait s'en consoler, à la rigueur et en quelque mesure, en supposant avec Rosa Luxembourg que l'œuvre théorique de Marx dépasse pour longtemps les besoins immédiats du prolétariat dans l'action pratique. Ce n'est pourtant pas une raison de renoncer à la tâche en perspective.

Il est superflu de démontrer une fois de plus l'impossibilité de continuer Marx en le répétant à tout propos, en récitant par cœur ses aphorismes, en traitant ses ouvrages comme des formulaires de chimie, voire des recettes de cuisine politique ou sociale. Tout a été dit à satiété, d'ailleurs en pure perte, sur l'incompatibilité insoluble du psittacisme et du marxisme. Il est vain aussi de revendiquer en paroles l'exclusivité de la fidélité aux enseignements de Marx, comme le font avec une insistance abusive les divers partis ouvriers concurrents et les fractions rivales, ou plutôt leurs leaders, depuis la scission de l'Internationale. A cet égard, le pseudo « communisme » aliboronesque de nos jours est particulièrement mal avisé de faire valoir à grands cris ses droits de propriété, tout en déconsidérant de son mieux la cause qu'il prétend accaparer. Chacun a sa propre façon de comprendre Marx ou de l'interpréter et les affirmations platoniques d'orthodoxie n'importent guère. Ce sont les faits qui départagent les variétés de sous-épigones en compétition et qui, en vérité, les renvoient dos à dos. En vingt ans, le socialisme des uns et le communisme des autres n'ont réalisé que reniements et faillites, - soit dit sans parler de défaites qui ne prouvent rien contre les vaincus. De sorte que l'histoire établit, à l'heure où Marx est le plus furieusement discuté, l'inexistence du marxisme en tant qu'élément actuel de l'histoire.

En dépit des apparences, il n'y a pas là trace de paradoxe circonstantiel. Déjà du vivant de Marx, celui-ci fut le plus souvent seul avec Engels à penser en marxiste, selon l'expression convenue dans la suite faute de terme exact dans le vieux vocabulaire. Le mouvement ouvrier n'était pas marxiste et ne pouvait l'être, même quand il a subi l'influence de Marx et d'Engels, puis de leurs principaux disciples, même quand il s'est réclamé de leurs noms. Rien n'a changé aujourd'hui sous ce rapport. Car le marxisme, somme synthétique et résultante analytique de sciences, n'est pas assimilable à la masse dégradée par l'exploitation capitaliste, pervertie par les aspects vulgaires d'une civilisation qui réserve ses avantages essentiels à des catégories restreintes de privilégiés. Tout ce que le marxisme a jamais pu gagner en surface a été perdu en profondeur. Et la question se pose, entre bien d'autres, de savoir si l'évolution de l'humanité permettra jamais au marxisme intégral, du moins dans les limites prévisibles, d'imprégner l'esprit des classes directement intéressées à une transformation radicale des relations économiques et sociales. En attendant de la résoudre, il faut bien constater que le marxisme vit - plus ou moins - dans quelques têtes, peut-être dans quelques cercles, sans trouver actuellement à se traduire dans l'effort réformateur ou subversif du prolétariat. Si la séparation de la conscience marxiste et du mouvement ouvrier, division entre la pensée et l'action, longtemps tenue pour temporaire, devient permanente et sans espoir d'aucune jonction future, bien des notions communément admises dans les diverses tendances du socialisme contemporain seront à rectifier. Il est cependant prématuré de conclure dans un sens contraire aux fortes hypothèses de Marx, sur la seule base d'un champ d'observations réduit aux limites historiques d'un demi-siècle, tant que les phénomènes inhérents à cette période ne sont pas étudiés plus à fond.

On ne saurait apprécier le marxisme d'après les succès ou les revers de partis qui s'en réclament indûment ou que la perfidie des adversaires englobe sous une commune étiquette pour les besoins de la polémique. Marx ni Engels n'ont obtenu de « résultats» dans l'acception vulgaire ou pragmatique du mot mais leur œuvre survit au dénigrement intense dont le national-socialisme allemand est la plus sauvage manifestation et défie les contradicteurs d'une aussi misérable espèce après avoir eu raison de l'élite de la société bourgeoise. La grandiose imposture du bolchévisme après la mort de Lénine et la piteuse dérobade de la social-démocratie à l'avènement de Hitler ne peuvent témoigner contre le marxisme, hors de cause dans les deux cas. Pas plus que Marx n'est rétrospectivement

vulnérable aux coups des barbares qui ont décrété en Allemagne l'inégalité des races, la suppression des dernières libertés relatives de la démocratie bourgeoise, l'expurgation des bibliothèques, l'incinération de la littérature marxiste, l'érection de la potence et autres mesures caractéristiques de ce qu'Engels a défini, par une remarquable prescience, comme le « socialisme des imbéciles ». La véritable épreuve pour le marxisme sera toujours dans sa faculté de vérifier ses découvertes antérieures au moyen de sa méthode propre, à la lumière des faits nouveaux, et de subir la confrontation des dernières acquisitions scientifiques dans tous les domaines.

Que Marx n'ait nul besoin d'être protégé des sinistres divagations du « national-socialisme » allemand, cela va presque sans dire. Mais le danger sera grand, dans la période immédiate à venir, d'une identification du marxisme à la scandaleuse entreprise dirigée de Moscou au cours de quelque dix années contre la libre élaboration de la pensée et de l'action révolutionnaires, en Russie et ailleurs. Le mal déjà fait sous ce rapport ne laisse pas douter des futurs effets désastreux de la parodie de soi-disant « marxisme » bureaucratico-policier qui sévit sur un malheureux peuple désarmé, monstrueuse dénaturation des principes socialistes ou communistes mis en avant. Rien ne pouvait autant compromettre et à tel point déconsidérer, devant la masse ignorante de tous les pays, la personnalité de Marx et ses travaux. La déception à prévoir et ses suites inéluctables se feront longtemps sentir au détriment de la propagation et de la pénétration ultérieures d'une doctrine néanmoins enrichie, renouvelée, fécondée par l'expérience exceptionnelle des lendemains de la grande conflagration impérialiste et de plusieurs révolutions.

la Critique Sociale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES ET DES LIVRES

Les deux décades écoulées depuis le début de la guerre mondiale ont précipité la maturation de phénomènes sociaux insuffisamment accusés auparavant et dont Marx n'a pu observer que les premiers signes. Il est permis de se demander à présent si la décadence du capitalisme n'entraîne pas nécessairement une déchéance du prolétariat qui le rende inapte à la « mission historique » que le marxisme lui assigne. Cette notion purement intuitive de la mission historique du prolétariat peut disparaître sans ébranler le déterminisme matérialiste de l'histoire, l'analyse du mécanisme de la production capitaliste et le concept de lutte des classes qui constituent les pièces essentielles du système de Marx. Mais sa disparition n'irait pas sans entamer l'ensemble d'idées associées sous le nom de marxisme. A noter que Lénine n'a pas hésité à la mettre en question d'une manière indirecte, en attribuant après Blanqui à des intellectuels déclassés, aux « révolutionnaires professionnels » cette mission que Marx impartit aux prolétaires en général. Si Lénine n'a pas eu tort de juger le prolétariat incapable de se hausser à la conscience de son destin, Marx n'a pas eu raison de quitter le terrain de l'investigation scientifique pour avancer sa prévision trop optimiste. Poser le problème, ce n'est point le trancher. Il y a dix ans, nous avons cru pouvoir expliquer la carence révolutionnaire du prolétariat des pays industriels après la guerre par les conséquences de l'extermination de sa jeunesse, de la démoralisation irrémédiable des survivants, - explication provisoire qui reporte sur de nouvelles générations la « mission historique » en question sans réviser Marx. Mais les années passent, bien des choses se précisent et donnent à réfléchir. Il y aura beaucoup à dire sur ce chapitre.

Le doute qui se répand parmi les marxistes à propos de la « mission » du prolétariat n'épargne pas le grand schéma historique de Marx sur la succession des « modes de production asiatiques, antiques, féodaux et bourgeois moderne ». La question n'est pas neuve. Mais l'actualité lui confère un regain d'intérêt car la mise au point de cette esquisse du passé faciliterait l'intelligence de faits sociaux transitoires dans le présent ou l'avenir immédiat. Il faut également tirer au clair une antinomie de plus en plus flagrante entre l'idée de la révolution permanente, c'est-à-dire ininterrompue et progressant de proche en proche, et la conception de l'effondrement catastrophique, - l'une et l'autre contenues dans

le marxisme. A ces thèmes étroitement connexes se rattache la question complexe des classes et du rôle historique des classes moyennes dont nous avons eu déjà l'occasion de montrer les difficultés, que Marx n'a nullement résolues. Et ce ne sont là, parmi bien des sujets d'étude, que les questions primordiales.

Pour reprendre les termes d'Engels sur le matérialisme historique dans son article sur Carlyle, le marxisme peut se définir comme « un mouvement de la pensée qui ne se lie à aucun résultat fixe mais dépasse incessamment les résultats acquis, une pratique qui ne s'attache à aucune position acquise mais dépasse incessamment ces positions antérieures ». Tout pas en avant, dans ce sens, vaudra mieux qu'une douzaine de cérémonies commémoratives en souvenir de Marx. Il s'agit, dans les années terribles que traverse le monde, de maintenir vivant l'esprit critique et constructif du marxisme pour l'opposer aux dogmes immobiles, même à terminologie socialiste ou communiste, figés dans leur stérilité définitive. Avec le Lénine du début de ce siècle, « nous ne considérons nullement la théorie de Marx comme quelque chose de parfait et d'inattaquable, convaincus au contraire qu'elle a donné seulement les fondements de la science que les socialistes doivent nécessairement parfaire dans tous les sens s'ils ne veulent pas rester en retard sur la vie ». Ce point de vue dicte notre devoir et trace notre ligne de conduite. La valeur de l'effort intellectuel n'est pas mesurable au tirage d'une publication, ni comparable à des chiffres de statistiques électorales. Mais sur le plan où l'on entend ici délibérément se placer, notre part sera peut-être enviable si le sort nous permet tôt ou tard de travailler à notre gré. Quoi qu'il en soit, il ne nous déplaît pas d'avoir, dans une crise sans précédent de la pensée révolutionnaire, observé d'instinct la devise que Marx a empruntée au Dante : *Suis ton chemin et laisse dire les gens !*

B. Souvarine.

* * *

« Ce qui se présente à nous comme la légalité bourgeoise,
n'est rien d'autre que la violence de la classe dirigeante,
élevée au rang de norme obligatoire. »
(Rosa Luxemburg)

Critique Sociale n° 15, mars 2011

Bulletin d'informations et d'analyses pour la conquête de la démocratie et de l'égalité

Notre but est de contribuer à l'information et à l'analyse concernant les luttes sociales et les mouvements révolutionnaires dans le monde. Nous nous inspirons du « marxisme », en particulier du « luxemburgisme », certainement pas comme des dogmes (qu'ils ne sont en réalité nullement), mais comme des outils contribuant au libre exercice de l'esprit critique, à l'analyse de la société, et à la compréhension de sa nécessaire transformation par l'immense majorité. Nous combattons le système capitaliste et toutes les formes d'oppression (sociales, politiques, économiques, de genre). Nous militons pour que « l'émancipation des travailleurs soit l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », pour une société démocratique, libre, égalitaire et solidaire : une société socialiste, au véritable sens du terme.

www.critique-sociale.info contact@critique-sociale.info

Démocratie - Liberté - Egalité - Solidarité / Democracy - Freedom - Equality - Solidarity
Democracia - Libertad - Igualdad - Solidaridad / Demokratie - Freiheit - Gleichheit - Solidarität
Democrazia - Libertà - Uguaglianza - Solidarietà / Demokrácia - Szabadság - Egyenlõség - Osszetartás